

## Les signes de souffrance psychique chez l'enfant

La souffrance psychique hélas ne se diagnostique pas ni ne se traite comme une maladie dans le champ somatique. Les signes en sont parfois énigmatiques et /ou secrets.

En outre, l'enfant a la particularité d'être une personne en devenir, d'être en voie de construction ; rien n'est figé chez lui et les symptômes qu'il peut développer sont parfois à considérer davantage comme un moyen de faire face aux secousses de son parcours existentiel que comme les signes d'un tableau pathologique.

C'est pourquoi les indices de souffrance psychique sont peu spécifiques, prennent des formes variées, et leur intensité ne préjuge en rien de leur gravité.

Enfin, les enfants sont dépendants des adultes qui en ont la charge et réagissent donc aux attitudes de ces derniers et aux climats relationnels auxquels ils sont soumis et dont ils ne peuvent décider de s'extraire comme peuvent le faire les adultes.

Repérer la souffrance psychique chez l'enfant est certes moins compliqué que d'en saisir le sens et la traiter avec les adultes concernés par le mal-être de cet enfant. Tout repérage, évaluation, démarche diagnostique, doit donc intégrer la question suivante : « Qu'en dire et qu'en faire avec les adultes qui ont la responsabilité de l'enfant au quotidien, et qu'en perçoivent ou qu'en ont perçu ces derniers ? »

### Un enfant, ça n'existe pas seul

Une souffrance repérée doit trouver sa signification dans la tête de ceux qui vivent avec l'enfant pour pouvoir être prise en compte et traitée par et/ou avec eux. Car «un enfant, ça n'existe pas seul» : son équilibre, son bien-être, ses stratégies d'adaptation sont directement fonction de ceux dont son existence dépend. La souffrance d'un enfant est donc souvent celle de ses parents (par effet de vases communicants), comme la sienne propre peut devenir préoccupation ou tourment chez ses parents. On ne peut donc jamais évaluer le problème que présente un enfant sans s'inquiéter de ce qui, dans ce problème, peut blesser, toucher, figer ou émouvoir ses proches. D'ailleurs, se proposer en partenaire de ceux-ci pour chercher ensemble à comprendre et trouver des solutions est la seule voie d'aide possible. C'est d'abord par ses parents qu'un enfant souhaite être aidé ; quitte à ce que cette aide, quand il y a urgence, leur soit offerte en même temps par une tierce personne.

A l'inverse de l'adulte, l'enfant n'a pas une expérience suffisamment déployée dans la durée pour comparer les manifestations et mouvements de souffrance qu'il peut ressentir. Il ne peut dès lors définir et décrire que quelque chose chez lui ne tourne pas rond ou ne tourne plus comme d'habitude.

Selon les âges, les signes de souffrance psychique vont trouver des expressions différentes, utilisant le corps ou se projetant sur autrui, minant les ressources personnelles de l'enfant ou se transformant en agression sur son entourage.

Le bébé présentera des troubles dans le registre de l'alimentation, du sommeil, de la motricité et du tonus. Sa capacité d'adaptation peut se retourner contre lui-même, comme chez le nourrisson trop calme qui très vite a compris que ses pleurs suscitent l'agressivité de ses parents et s'organise alors dans une attitude de retrait passif qui éteint ses capacités d'éveil.

Chez le jeune enfant, en prise avec un bouillonnement de découvertes propres à son âge, les malaises prendront souvent une expression motrice et/ou altèreront sa curiosité et son besoin de découvrir. Ce sera un enfant qui ne sait pas entrer dans le jeu, activité qui donne accès au registre symbolique. On peut observer cette même incapacité de jouer chez ses parents.

L'enfant en âge de latence rajoutera à ces signes les difficultés d'apprentissage et d'investissement cognitif parce que débordé par des préoccupations souffrantes. Des difficultés liées à son « équipement instrumental » (dyslexie, dyspraxies, petits troubles moteurs, problème d'audition...) peuvent être une source importante d'afflictions, l'enfant étant sans cesse en prise avec ses limites.

Enfin, l'enfant est aussi le révélateur des violences présentes dans son environnement (famille, école...). Sans pouvoir toujours en comprendre les raisons ou même sans nécessairement les identifier, l'enfant les rejouera avec l'entourage ou s'en protégera en se mettant en retrait.

### **Aucun symptôme ne parle seul**

Il n'existe pas de traduction univoque d'un signe d'appel dans le comportement de l'enfant. Se «goïnfrer» peut autant signer un profond malaise qu'un caractère de «bon vivant»; la peur peut traduire un état de douleur comme être un moyen adéquat de protection...

La capacité de l'enfant à s'adapter à son contexte, même aux stress les plus lourds, est à la fois ce qui fait sa force et sa vulnérabilité. Des signes importants de détresse ne signifient pas que l'enfant connaît des troubles profonds de sa personnalité ; à l'inverse, la discrétion des signes ne veut pas dire que l'enfant n'est pas profondément affecté par les choses difficiles qu'il vit. Il s'adapte simplement aux conditions auxquelles il est soumis et cela aux dépens d'investissements propres à son stade de développement : sa curiosité s'éteint, son déploiement intellectuel et relationnel est en stand-by.

Toute traduction terme à terme d'un symptôme chez l'enfant est contre-productrice et peut engendrer en retour de nouvelles souffrances. La seule voie de soins et d'aide passe donc inmanquablement par le souci qu'on aura de l'enfant et l'alliance du professionnel avec les parents ou les adultes qui s'en occupent.